

# Asie

## INDE-PAKISTAN

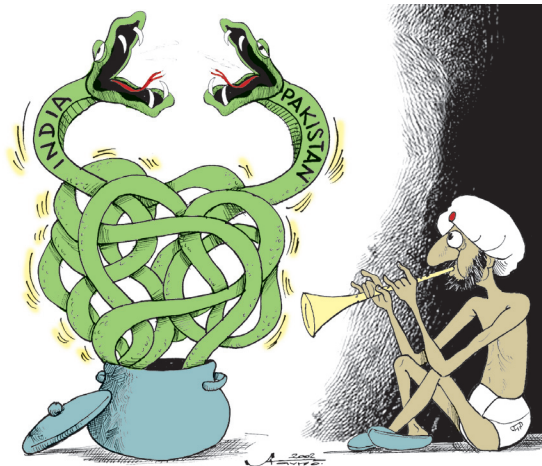
# Une frontière tellement inutile

Malgré le regain de tension entre Islamabad et New Delhi depuis les attentats de Bombay, un journaliste britannique d'origine pakistanaise rappelle la communauté de destin des deux nations.

THE GUARDIAN  
Londres

Je n'avais pas été à Bombay avant 2008, et, en dehors de deux semaines à Goa il y a dix ans, je n'avais jamais mis les pieds depuis sur le sol indien. Cela n'a rien de surprenant en soi, car l'Inde exerce une fascination profonde complexe sur les Pakistanais. C'est notre ennemi au cricket, elle l'a été pendant trois guerres, et elle l'est encore dans le vieux conflit sur la région du Cachemire, que nos deux pays se disputent. Et pourtant, c'est aussi notre patrie ancestrale, avec laquelle nous partageons la même langue et la même histoire. Ma fascination pour l'Inde ne provient pas d'un goût irrésistible pour un autre exotique, mais du fait qu'elle est si proche du Pakistan, la terre de mes parents, le pays où je suis né.

Au début de 2008, j'ai été invité à Bombay dans le cadre d'un festival littéraire. J'y suis arrivé par une radieuse après-midi de février et j'ai pris un taxi pour me rendre à mon hôtel, le Taj. De ma fenêtre, je pouvais voir la Porte de l'Inde, l'arche de pierre monumentale sous laquelle les derniers militaires britanniques ont quitté le sous-continent, il y a plus de soixante ans. Né à Lahore, j'étais assez nerveux à l'idée de me trouver en Inde. J'avais la vague crainte que mon identité pakistanaise saute aux yeux de tous les passants. En fait, je me suis fondu dans la foule comme tous ceux qui ne sont pas vraiment d'ici. Je m'exprimais en ourdou avec les vendeurs de rue et ils me répondaient en hindi, qui est pratiquement la même langue. Je commandais des plats que ma mère me prépare au Pakistan et partout, je respirais l'énergie sauvage, chaotique de la ville. Alors que j'étais assis à l'arrière d'un rickshaw et que je m'impregnais de la vue



▲ Dessin de Stavro paru dans The Daily Star, Beyrouth.

■ **Enquête**  
Depuis les attaques contre Bombay, fin novembre, Islamabad s'est toujours montré sceptique sur l'implication de ses ressortissants, affirmant ne pas vouloir extradier les suspects sans preuve. New Delhi et le FBI lui ont donc finalement transmis, le 5 janvier, des preuves "accablantes" établies à l'issue de leur enquête.

des hindous, des musulmans et des sikhs qui vivent à Bombay, je ne cessais de me dire que j'aimerais un jour y amener ma mère.

Comme mon père, aujourd'hui décédé, ma mère est née en Inde, dans la région qui, quatorze ans plus tard, en 1947, avec la Partition, allait devenir le Pakistan. Je me demandais comment elle se sentirait dans ce pays et si elle aurait l'impression d'être chez elle. Ma mère a quitté le Pakistan en 1974, avec mes frères et sœurs et moi-même, pour rejoindre mon père, qui était parti en Grande-Bretagne onze ans plus tôt. Pour des Pakistano-Britanniques de la deuxième génération, la notion de patrie est complexe. Selon moi, les membres de ma génération ont été victimes d'une double fracture. Expulsés d'Inde, ils ont ensuite été arrachés du Pakistan. L'aversion pour l'Inde que chaque Pakistanais est censé receler au fond de lui m'a toujours semblé ridicule. C'est comme si l'on devait haïr son propre passé. Je trouve tout à fait naturel que mon meilleur ami depuis vingt ans soit un Britannique d'origine indienne et de religion sikhe. Nos dif-

férences sont beaucoup moins importantes que nos points communs.

En novembre 2008, je suis retourné en Inde pour un voyage de six semaines. Je suis allé à Bombay pour réaliser un documentaire pour Radio 4. J'ai montré le Taj à mon producteur. C'était le 22 novembre. Alors que nous passions par le portique de détection de métaux, je me souviens de m'être dit qu'ils n'étaient pas là lors de ma précédente visite. Nous sommes ensuite passés devant le café Leopold [également frappé par les attaques du 26-29 novembre]. Le lendemain matin, j'ai pris l'avion pour Bangalore. A l'aéroport, j'ai feuilleté un journal. Le titre de une était une phrase du président pakistanais, Asif Ali Zardari, sur les liens entre l'Inde et le Pakistan. Citant sa femme, Benazir Bhutto [assassinée le 27 décembre 2007], il rappelait qu'"il y a un peu d'Inde en chaque Pakistanais". Ces paroles devaient marquer l'avènement d'une nouvelle ère pour les relations bilatérales en mettant fin aux tensions, aux soupçons et à l'hostilité du passé.

### QUELQUES HEURES QUI ONT TOUT BOULEVERSÉ

On connaît la suite. En quelques heures, on a appris que le Pakistan ou plutôt des Pakistanais étaient impliqués dans les attentats de Bombay. Les déclarations de Zardari semblaient déjà dépassées. Les musulmans de Bombay, craignant que les attentats n'engendrent un mouvement de haine contre eux, se sont très vite montrés solidaires avec le reste du pays.

Comme il fallait s'y attendre, les attentats ont été qualifiés de "11 septembre indien" et il a été question de mener une "guerre contre le terrorisme" au Lashkar-el-Taiba, le groupe basé à Lahore qui est soupçonné d'être à l'origine des massacres. Mais cette seconde guerre contre le terrorisme

semble aussi mal conçue que la première. Le danger est qu'elle nous fasse oublier tout ce que nos deux pays ont en commun. Je suis convaincu que les attentats de Bombay, comme ceux de New Delhi et d'Islamabad [respectivement le 13 et le 20 septembre], sont une preuve supplémentaire que la partition entre l'Inde et le Pakistan était une erreur tragique. Le partage était certes motivé par une raison louable – protéger les musulmans de la domination hindoue –, mais il a causé la mort de millions de personnes dans la plus grande migration de l'histoire humaine. Et, plus de soixante ans plus tard, à quoi cela a-t-il abouti ? A deux pays – trois, avec le Bangladesh, qui a acquis son indépendance en 1971 – dont les dirigeants ont versé le sang et dépensé des milliards en se faisant la guerre pendant que leurs peuples souffraient et mouraient de faim.

Mais ce n'est pas parce que j'aime l'Inde que je hais le Pakistan. Je suis d'accord avec le vendeur de rue de New Delhi qui, quand je lui ai dit que j'étais d'origine pakistanaise, m'a assuré avec un signe de la main : "L'Inde, le Pakistan, ça revient au même." Le Pakistan est comme une jambe coupée, qui serait séparée du corps et qu'on voudrait voir courir d'elle-même. L'écrivain mexicain Carlos Fuentes a décrit la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique comme "une énorme blessure sanglante, un corps malade rendu muet par la souffrance, sur le point de hurler, déchiré par ses attaches, et finalement vaincu par le cynisme politique, la démagogie et la corruption". Ces mots me semblent malheureusement parfaitement adaptés à la frontière indo-pakistanaise, une autre blessure sanglante qui ne pourra commencer à cicatriser que lorsque nous reconnaitrons la tragédie personnelle et politique qu'a représentée la Partition.

Sarfraz Manzoor

### LE MOT DE LA SEMAINE

Le prix de l'indépendance de l'Inde, en 1947, fut la division brutale de son territoire, qui engendra la perte de millions de vies humaines et provoqua plusieurs guerres meurtrières. Elle continue à hanter la région de nos jours. A l'ouest, le Pendjab a été partagé afin de créer une nouvelle république islamique, le Pakistan. A l'est, le Bengale a aussi été divisé pour donner naissance au Pakistan-Oriental, puis, en 1971, au Bangladesh, "le pays des Bengalis". Ainsi, le Bangladesh est la seule de cette trinité de nations postcoloniales issues de l'empire des Indes à contenir dans son nom même le mot *desh*, "le pays". C'est un concept essentiel au sen-

timent de *deshprem*, l'"amour du pays", qui anime les populations de ces trois nations vieilles de quelques décennies. Mais c'est aussi une émotion qui dépasse des frontières relativement récentes et, dans le cas du Cachemire notamment, fort contestées. Le mot Pakistan vient d'un acronyme créé par Chowdhry Rehmat Ali à partir des premières lettres des provinces du pays et qui signifie "le pays des purs". Quant à l'Inde, son nom est une corruption de l'appellation Hindoustan, "le pays des gens de l'Indus". Mais, appellations officielles mises à part, toute personne venant de l'Asie du Sud se considère comme un *deshi*, quelqu'un "du pays", à

"DESH"  
LE PAYS



la différence des *videshi* ou des *pardeshi*, originaires d'autres régions. Dans la diaspora sud-asiatique, les Indiens, les Pakistanais

et les Bangladais ainsi que leurs enfants nés à l'étranger estiment tous être des *deshi*. Car, en dépit des différences régionales, la continuité culturelle est beaucoup plus forte que les clivages. Ainsi, les jeunes hommes qui ont sauvagement attaqué Bombay en novembre 2008 venaient de toute évidence du Pakistan, mais ressemblaient comme deux gouttes d'eau à des Indiens. Ils parlaient le pendjabi, une langue régionale de l'Inde comme du Pakistan, ainsi que l'ourdou, la langue nationale du Pakistan, qui, à l'oral, ressemble beaucoup au hindi, la langue nationale de l'Inde. Enfin, ils s'en sont pris à la ville de Bollywood, qui a produit les

films qu'ils ont certainement vus depuis l'enfance, dont les chansons sont connues par les *deshi* du monde entier, qu'ils vivent en Inde, au Pakistan, au Bangladesh ou ailleurs. En attaquant l'Inde, ces terroristes se sont donc attaqués à leurs semblables. Ils ont visé leur ancienne mère patrie, un pays qu'ils haïssent sans doute autant qu'ils l'aiment.

Mira Kamdar\*  
Calligraphie d'Abdollah Kiaie

\* Mira Kamdar est universitaire et essayiste. Elle écrit régulièrement dans les presses américaine et indienne, et a publié, en 2008, *Planet India : L'Ascension turbulente d'un géant démocratique*, éd. Actes Sud.